

Nicolas Thomas-Aëck

PRINCESSE VÉRITÉ

 Editions *Infimes*

*Aux anges, à tous les anges, à mes anges
gardiens, de là-haut et d'ici-bas.*

« *Veritas liberabit vos.* »

Jn 8, 32.

« *Que voulez-vous que j'espère parmi
ces cœurs abastardis, sinon de voir mon livre
jetté aux ordures ?* »

Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*.

- I -

Détruire le manuscrit ! Faire disparaître les preuves, les écrits, les papiers noircis ! « Exorciser », en passant le tout par les flammes purificatrices ! Il en allait de l'honneur, de la respectabilité de sa maison. Louis-Philippe, duc d'Orléans, ne pouvait, certes, effacer les faits embarrassants, mais au moins convenait-il que cette trace, cette preuve-là – trop accablante –, s'évanouît dans le foyer du petit salon au coin duquel il s'était réchauffé toute la nuit en compagnie d'une bouteille de cognac.

Le duc n'était cependant pas si impénétrable qu'on le prétend. Il ne fut pas, sa vie durant, le seul stratège que l'on se figure. Son habileté politique ne fait aucun doute ; ce cousin du roi est bien le prince du sang qui, après les Trois Glorieuses, allait devenir lieutenant général du royaume puis, dans la foulée, roi des Français – le premier Orléans à ceindre la couronne et le fondateur

d'une dynastie nouvelle, censée régner jusqu'à la fin du monde sur « le plus beau royaume qui ait été sous les cieux ».

Mais ce matin-là, à l'aube, quoiqu'il en perçût l'impérieuse nécessité, Louis-Philippe savait, au fond de lui, qu'il commettait une impardonnable faute : celle d'anéantir le récit honnête et sensible de Bathilde d'Orléans, son unique chance de livrer sa vérité sur sa folle histoire. La vérité d'une princesse de France devenue, justement, la « citoyenne Vérité ». Et le duc ignorait d'autant moins le préjudice qu'il causait à la sœur de son père Philippe Egalité, qu'il venait, lui, le premier et dernier, de parcourir son fabuleux roman...

Un jour et une nuit, ou plutôt une éternité : celle de la biographie foisonnante, déroutante, désarçonnante, tortueuse, torturée, tourmentée, d'une princesse méconnue ou ignorée, qui n'eut pour torts que son indépendance et son idéalisme – intolérables audaces pour qui, en ce temps-là, appartenait au sexe faible.

Aux premières clartés, Isidore, son valet de chambre, après qu'il eut ravivé le feu agonisant dans l'étroite cheminée de la chambre conjugale, avait réveillé le duc et sa femme. Singularité des époux d'Orléans : le futur « roi bourgeois » était le seul prince du sang à partager son lit avec celle qui, plus tard, deviendrait la reine des Français Marie-Amélie. Isidore avait la mine, visiblement attristée, des mauvais jours. Lui qui la connaissait si bien pour avoir vu sa propre mère expirer dans les bras enveloppants de cette aristocrate philanthrope, dans l'hospice qu'elle avait fondé en son

hôtel de Matignon, avait dû, la veille, annoncer à son maître le trépas de « Madame la duchesse de Bourbon ».

Servi dans une verseuse d'argent rapportée de son exil anglais, le chocolat du prince, qui lui parut plus épais qu'à l'accoutumée, sinon indigeste, fut promptement avalé. Ses ablutions achevées, Isidore l'avait revêtu de son habit couleur de deuil ; ensuite, le duc d'Orléans s'était enfermé dans son cabinet pour rédiger quelques faire-part à l'adresse de ses proches.

Plus tard, le repas devait être frugal, et le duc manquait d'appétit : à peine avait-il entamé un pilon de poulet, sitôt délaissé, et trempé ses lèvres dans un verre de vin de Touraine qu'il quittait la table. Comme il l'avait fait savoir par missive à la domesticité de sa tante, Louis-Philippe passerait s'incliner dans l'après-midi devant la dépouille de la princesse.

Le trajet lui sembla interminable jusqu'à l'hôtel de Matignon, et le duc d'Orléans avait peu dormi. Concentré, absorbé, absent, il n'entendait pas même le fracas des sabots des chevaux au trot qui tiraient sa voiture sur les pavés de Paris. Une seule idée – obsédante – lui était venue, qui l'habitait : il lui fallait impérativement se saisir des mémoires de la défunte.

Bathilde d'Orléans travaillait depuis longtemps à cet ouvrage, sorte de testament moral où elle s'était évertuée à consigner dans le détail les événements d'une existence libre, parfois errante, ballotée, heurtée par l'Histoire ; à évoquer ses souvenirs, ses amours, ses joies, ses espérances

et aussi ses chagrins, ses angoisses et ses drames, non pour passer à la postérité ou forger sa légende, mais afin qu'on lui rendît justice. Parce qu'on avait si sévèrement jugé, accablé, vilipendé, voué aux gémonies cette princesse affranchie, éprise d'humanisme, versée dans l'occultisme, à l'étrange destinée. Sa tante n'avait pas fait mystère de son dessein : le duc l'avait compris, qui devait à tout prix récupérer le compromettant parchemin pour en prévenir la diffusion.

Toute étincelle avait quitté le corps endormi ; l'esprit aiguisé s'en était échappé, en même temps que le cœur avait cessé de battre et les yeux de voir. Au teint de pêche, inaltéré malgré les ans, s'était substitué le masque impassible, incolore, indéfini de la mort, qui exhalait déjà son odeur âcre et poisseuse. Entre les doigts osseux, raidis, on avait glissé le chapelet de la princesse, aux verroteries bleues. Car, si parfois elle s'était éloignée de son Créateur, qu'à présent elle avait rejoint, Bathilde n'avait jamais rompu avec Lui, et c'est en l'église Ste-Geneviève qu'Il l'avait rappelée.

Seule présence animée dans la chambre mortuaire : les frêles flammes des cierges, perchés sur des chandeliers gravés du Sacré-Cœur. Et ce n'étaient pas ces deux sèches religieuses priant pour le repos de l'âme de la défunte, ou plutôt ânonnant leurs déprécations, mais qui paraissaient plus éteintes que Bathilde, qui insufflaient la vie dans cette sombre pièce de la demeure.

Louis-Philippe, franc-maçon comme son père, songeait à la grande-maîtresse inamovible de toutes les loges féminines du Grand Orient

de France qui reposait ainsi, dans cette chapelle ardente, devant lui qui ne raffolait guère de la gent dévote. Point d'évêque ni d'abbesse chez les Orléans, ou peu s'en faut : des maçons, des libertins, des hommes des Lumières. Bathilde ne faisait pas exception : à côté d'une foi fluctuante, mais jamais reniée, elle avait bel et bien été une « initiée », frayant avec la libre-pensée, ennemie du puritanisme. Paradoxe que d'avoir expiré dans la maison de Dieu, ironie que sa dépouille fût maintenant veillée par deux moniales...

Prétextant que son recueillement ne pouvait souffrir de spectateurs, le duc d'Orléans ordonna qu'on le laissât seul. On expulsa les deux religieuses dans l'antichambre. Louis-Philippe disposait de quelques minutes. La fouille fut aisée, vite expédiée. Dans le tiroir de la table de chevet de sa tante, le prince s'empara de la clef dorée du secrétaire. Et là, si peu de temps après qu'elle eut succombé à sa fatale attaque d'apoplexie, dans la pièce où gisait le cadavre à peine froid de la duchesse de Bourbon, il commit son larcin et dissimula sous son manteau le dérangeant manuscrit.

Après le souper, le duc d'Orléans ne joua pas avec ses enfants adorés, qu'il embrassa plus vite que d'habitude. Il laissa Marie-Amélie à sa broderie et se retira dans le salon d'angle, demandant qu'on ne le dérangeât plus. Jusqu'au matin il lut, relut, sans pouvoir s'arrêter, dévora, conquis, le témoignage que sa tante avait souhaité laisser à ses semblables, revenant sur certains passages, ne se distrayant de sa lecture frénétique que pour humer son cognac.

Maintenant il était sûr, convaincu qu'il lui fallait agir, qu'il n'y avait pas d'alternative. L'autodafé ! Jeter au feu la vibrante confession de Bathilde d'Orléans était la seule solution !

Sa famille se rapprochait du trône à mesure que, vestiges de l'Ancien Régime, les infertiles aînés Bourbons disparaissaient. En ces temps où le Ciel reprenait volontiers les plus petits, il était raisonnablement fondé à penser que l'ultime rejeton de cette branche exténuée, le fragile prince Henri, comte de Chambord – seul obstacle –, périrait au berceau. Aussi ne pouvait-il risquer, sinon de compromettre, du moins d'affaiblir les chances de ses enfants, de ses héritiers, de recueillir le sceptre, au motif que le sulfureux ouvrage d'une princesse insoumise achevât de ternir la réputation des siens.

Et, tandis que des lueurs brillantes commençaient de filtrer, par rayons obliques, dans l'embrasure des épais rideaux, après s'être fendu d'un dernier regard sur le manuscrit à la reliure de maroquin rouge usée, frappée du chiffre B couronné de sa tante, Louis-Philippe repoussa avec un tisonnier la pièce à conviction vers le brasier où se consumait à l'instant le récit d'une vie hors norme : les mémoires de Bathilde, princesse Vérité.